

« De la supériorité reconnue des chiens vivants sur les lions morts »¹

« Il faut se rappeler que la plupart des critiques sont des hommes [et des femmes] qui n'ont pas eu beaucoup de chance et qui, au moment où ils allaient désespérer, ont trouvé une petite place de gardien de cimetière »²

Ces lignes de Sartre, au demeurant abjectes à l'égard de la véritable critique littéraire, je veux dire celle qui tente de rendre compte de la pluralité et des ressorts de l'œuvre, et si elles font part, comme tout son livre de la méconnaissance et de la *mauvaise foi* de l'auteur qui voulait alors réduire le texte littéraire à un outil de propagande, ces lignes, dis-je, s'appliquent en revanche à merveille, comme un costume sur mesure, à ce qu'on continue à appeler « critique » dans certains quotidiens, qui n'ont d'autre ressort que l'opinion et les oscillations mondaines de l'ego.

Un gardien de cimetière de cette espèce veille, en effet, sur l'entrée au Père Lachaise du cercueil du grand Ludovic Janvier en ce triste mois de janvier. Il y a pour lui deux attitudes possibles : il ignore et laisse passer la caravane et les chiens n'aboient pas. C'est ce que fait l'immense majorité de la presse qui court après d'autres morts plus rentables. Ou bien, ce qui est ici le cas, il se fend d'un court article³ pour mieux jeter quelques pelletées d'insignifiance sur un cadavre et sur une œuvre qu'il faudrait se hâter de faire passer aux limbes de la littérature.

En somme, alors, mieux vaut dire pour mieux sceller l'oubli que de ne rien dire, ce qui laisserait une chance aux livres de ressusciter. Oui, il est des proses qui tuent une seconde fois.

Voyons et soulevons le suaire malodorant des implicites du *Figaro*. D'abord le titre qui flèche la lecture⁴ : Ludovic Janvier aurait pour principal mérite d'avoir rencontré Beckett au coin d'une rue et de l'avoir ensuite enseigné au lycée (on devine le parcours laborieux du pauvre Ludovic), puis à l'Université. Mais à Paris VIII à ses débuts, où l'on entrait sur travaux, sans avoir nécessairement tous les titres et les parcours exigés ailleurs. Et, une fois en place, dit-on, il enseignait encore et encore Beckett, son fond de commerce.

Il se trouve, heureusement, que je suis aussi un enfant de Vincennes et que j'ai suivi avec passion les cours de Janvier, et ceux d'un Bonnefoy qui était entré par la même porte que Janvier. Et Ludovic avait bien d'autres auteurs à fouetter, et avec quelle acuité !

On ne peut par ailleurs, sans malveillance, réduire son travail de recherche aux livres sur Beckett. On oublie *Une parole exigeante* qui traite du Nouveau Roman.

Enfermer l'urne de Janvier dans celle de Beckett est une façon sordide de lui retirer la vie éternelle, celle de la lecture.

Mais, à lire la notice nécrophage, il semble que la critique n'ait guère lu Janvier. Elle en retient qu'il était blond, vaguement Viking, fils [putatif] d'un diplomate haïtien, et qu'il bégayait. Plût au ciel que les journalistes bégayassent comme lui ! Et, donc, s'il bégaie, l'affaire est classée ; rien à en attendre d'articulé sur le plan littéraire.

¹ Sartre, J.P. , *Qu'est-ce que la littérature*, Gallimard, 1948, p. 40

² *Op. cit.*, p. 35

³ Voir l'article du *Figaro* du 22 janvier 2016, de Armelle Heliot

⁴ « Mort de Ludovic Janvier, spécialiste de Beckett »

Eh bien non ! Comme tous les grands poètes, il fait bégayer la langue, il l'ouvre à toute la puissance du souffle et de l'âme conjugués et qui se figent dans un tourbillon immobile, dans « l'exposante-fixe » qu'est devenu son poème.

On agite ses modestes succès au théâtre pour mieux dissimuler le monument de son œuvre poétique et son magnifique talent de prosateur imprévisible.

À la lecture de ce discret tir de barrage contre son œuvre, Ludovic Janvier, malgré toute son « espérance chevillée au corps de la parole » aurait lâché : « *Encore un coup au cœur* » !, « *Bon d'accord, allez, je pars* », et il aurait ajouté : « *Monstre va !* »

François Migeot, 25 janvier 2016